

Collège de France
chaire d'égyptologie

leçon inaugurale

faite le vendredi 11 janvier 1980 par

M. Jean Leclant,

membre de l'Institut, professeur

Il a été tiré de cet ouvrage 500 exemplaires numérotés de 1 à 500
et 500 exemplaires hors commerce, justifiés H.C. 1 à H.C. 500.

Exemplaire H.C. n° 118

Collège de France, 1980.

Collège de France
chaire d'égyptologie

leçon inaugurale

faite le vendredi 11 janvier 1980 par

M. Jean Leclant,

membre de l'Institut, professeur

Monsieur l'Administrateur,
Mes chers Collègues,

L'admiration révérencielle, à laquelle se mêlent toutes les nuances de l'angoisse à l'exaltation, de la crainte à l'espérance, a été maintes fois exprimée, selon les formes les plus diverses, par les anciens Égyptiens. Aussi les références ne me manqueraient-elles pas pour traduire les sentiments qui peuvent être les miens en abordant ce sanctuaire de la science et de la pensée où votre bienveillance et votre confiance ont bien voulu me faire pénétrer.

Je dois y ajouter le témoignage de ma profonde gratitude; elle s'adresse également à mes confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui ont ratifié votre choix et, entre tous, à Emmanuel Laroche qui a présenté, ici-même et au Quai de Conti, le dossier de l'égyptologie.

Car, Messieurs les Ambassadeurs, Mesdames et Messieurs, la chaire où l'on vient de m'appeler porte le plus simple et le plus ambitieux des titres : « égyptologie ». Dans sa brièveté, il embrasse d'emblée un secteur immense de l'orientalisme, des plus riches et des plus célèbres. C'est celui qui, à travers le monde entier et pour des siècles, se confond avec un nom illustre, celui de Jean-François Champollion.

Le 12 mars 1831, Louis-Philippe, roi des Français, ordonnait : « Une chaire d'archéologie est créée au Collège de France : M. Champollion Jeune, membre de l'Institut, est nommé professeur de cette chaire ». Au Collège de France, qui avait depuis longtemps ouvert les voies à la connaissance de l'hébreu et de l'arabe,

puis plus récemment, à celle du sanscrit et du chinois, se trouvaient consacrés les fruits d'une des démarches les plus étonnantes de l'esprit humain. Il n'y avait pas dix ans qu'en septembre 1822, dans sa « Lettre à M. Dacier », Champollion, mettant en application l'acquis d'un savoir énorme, par une géniale intuition, avait découvert les clés du système hiéroglyphique et ajouté à l'histoire de l'humanité, d'un coup, plus de trois millénaires d'une civilisation prestigieuse ; puis, ce qui est tout aussi stupéfiant, il avait aussitôt fixé la chronologie, décrit la géographie et le panthéon de l'Égypte antique ; en mai 1826, l'ordonnance qui l'avait nommé conservateur des monuments égyptiens du Louvre avait également prévu un cours public pour exposer les systèmes d'écriture pharaoniques ; bientôt, cependant, Champollion était parti sur les rives du Nil jusqu'à la Deuxième Cataracte copier textes et scènes sur les parois des temples et des tombes. Le 10 mai 1831, dans la salle VIII du Collège de France, Champollion donne son premier cours : « ce sera par l'exposé approfondi des principes de la grammaire égyptienne et des signes qui lui sont propres que nous commencerons des leçons d'où leur sujet même exclut tout ornement » ; mais épuisé par la fatigue, il achève avec peine sa conférence. La suivante, du 12 mai est reportée au 23 ; le 26 mai, nouvelle faiblesse. Après un été à Figeac, contraint à un repos forcé qu'interrompt parfois la préparation de sa *Grammaire*, sa « carte de visite » pour la postérité, Champollion parvient à donner cinq leçons au début de décembre ; une paralysie partielle le gagne ; le 4 mars 1832 s'éteint le créateur de l'égyptologie.

Autour de Champollion expirant, c'est tout à la fois l'agitation et le vide. Empressement de disciples admiratifs,

dans une confusion telle cependant que des papiers du Maître, parmi les plus importants; disparurent: un jeune Italien indiscret publiait peu après des travaux essentiels, de sorte qu'aujourd'hui il faut consulter sous le nom de Salvolini certaines des œuvres de Champollion; les précieux relevés et les notes prises sur le terrain par l'architecte Nicolas Huyot, destinés au Manuel d'Archéologie que projetait Champollion, demeurèrent entre les mains de Nestor Lhote, si bien que, plus d'un siècle durant, cette source précieuse de documentation a été désignée sous une fausse identité; il fallut nombre d'années pour que, mu par la vénération qu'il portait à son jeune frère, son aîné Champollion-Figeac fût en mesure de préparer plusieurs publications notables. Dans sa course fulgurante, le génie n'avait pas eu le loisir de créer une école égyptologique. La chaire d'Archéologie fut cependant maintenue, avec suspension de présentation, jusqu'à ce qu'un échange de chaires y appelât un helléniste de renom, Jean-Antoine Letronne, qui avait publié d'importantes inscriptions grecques de l'Égypte ptolémaïque et romaine; puis ce fut Charles Lenormand, artiste plus que savant sans doute, qui avait accompagné Champollion dans son expédition d'Égypte.

Cependant, dans un château de province, se formait, à la lecture de la *Grammaire* de Champollion, Emmanuel de Rougé; en mai 1849, il était en mesure d'envoyer à l'Académie un mémoire sur l'inscription d'Ahmès le Nautonnier, une des études qui ont fondé la philologie égyptienne; poursuivant sa brillante carrière administrative en même temps qu'il publiait une belle série de travaux scientifiques, ce Conseiller d'État était nommé, en février 1860, professeur au Collège de France dans une chaire dénommée « Philologie et archéolo-

gie égyptiennes». Lorsqu'en 1868 fut créé, à l'école des Hautes études, un enseignement pratique de formation à la recherche égyptologique, Emmanuel de Rougé, qui ne pouvait se consacrer vraiment à cette charge supplémentaire, se fit suppléer par un tout jeune homme qui venait de se distinguer d'une double façon : Gaston Maspero avait donné la preuve de son extraordinaire précocité scientifique par ses commentaires sur la stèle dite du Songe découverte au Gebel Barkal ; d'autre part, manifestant une remarquable fermeté de caractère, il avait refusé de présenter les excuses exigées des élèves de l'École normale supérieure à la suite de l'incident « Sainte-Beuve » et il avait dû, pour subsister, gagner la lointaine Amérique du Sud. Après le décès soudain d'Emmanuel de Rougé, le maintien de la chaire ayant été décidé, Chabas et Mariette préférant se réserver pour d'autres tâches, l'assemblée des professeurs, en mai 1873, soumit à l'approbation du ministre le nom de Gaston Maspero, qui allait avoir seulement vingt-sept ans. Consacré professeur en 1874, il le demeura jusqu'à sa mort brutale en 1916, exerçant de surcroît bien d'autres fonctions et parmi les plus importantes. Dès 1880, envoyé au Caire pour y mettre en place la Mission archéologique française qui devait devenir l'Institut français d'archéologie orientale, Gaston Maspero découvrait que, parmi les pyramides réputées jusqu'alors « muettes », certaines recélaient dans leurs appartements funéraires de longues suites d'inscriptions : les Textes des Pyramides ; se frayant un chemin parmi leurs décombres, avec un incroyable courage, il les copiait ; avec une célérité exemplaire, il en donnait très rapidement la traduction et l'interprétation — œuvre de pionnier s'il en fut. Nommé sur ces entrefaits directeur général du service des

Antiquités de l'Égypte, charge dont il s'acquitta de 1881 à 1886, puis de nouveau de 1899 à 1914, Maspero poursuivit pendant plus de quarante ans l'élaboration d'une œuvre qui se confond avec l'histoire de l'égyptologie, conçue par lui d'une façon totale, dans toute l'étendue de son domaine géographique et historique; philologue aussi bien qu'archéologue, ce fut un égyptologue au sens le plus riche du terme, servi par les prestiges d'un style souple et sur: bien des pages de Maspero sont dignes d'anthologie et demeurent aujourd'hui la meilleure initiation pour la jeunesse et le grand public.

Après une interruption de sept années, le Collège de France accueillit de nouveau en 1923 un enseignement dénommé cette fois « égyptologie » et confié à Alexandre Moret; la sociologie durkheimienne offrait alors un cadre dans lequel cet historien des religions et de la civilisation sut présenter des synthèses qui marquèrent une étape dans la compréhension du passé pharaonique. Son successeur, en 1938, fut Pierre Lacau; une longue carrière en Égypte, où il dirigea successivement l'Institut français d'archéologie orientale, puis, durant vingt-deux ans, le service des Antiquités, lui permettait de présenter chaque document comme une sorte de souvenir personnel; il avait assisté à tant de découvertes, dont celle des trésors de Toutankhamon, travaillé à tant de monuments et sur tant de textes; l'enseignement de Pierre Lacau, que j'ai suivi durant les années noires de l'occupation, étonnait par la variété des points de vue, allant de la linguistique à l'observation ethnologique, et avant tout par son caractère direct. Le contact avec les sources vivifiait aussi l'enseignement donné, de 1948 à 1956, par Pierre Montet, l'exégète des scènes de la vie quotidienne dans les tombeaux de

l’Ancien Empire, le fouilleur heureux de Byblos et de Tanis, où les découvertes des trésors de Psousennès et d’Osorkon ont permis d’éclairer les temps obscurs de la Troisième période intermédiaire. Qui a pu être aux côtés du professeur Montet dans les déchaînements séthiens des grandes bourrasques, qui balaient avec violence les marais du Delta et le tell de Tanis, a vécu là une magnifique leçon d’énergie, une des qualités fondamentales du fouilleur. De 1957 à 1960, pour un temps malheureusement bref, le professeur de « Philologie et archéologie égyptiennes » fut le chanoine Étienne Drioton ; sa générosité optimiste était légendaire ; successeur en 1936 de Pierre Lacau à la tête du service des Antiquités de l’Égypte, cet ecclésiastique vous accueillait en tarbouche ; sous sa conduite savante et diserte, la visite d’une salle du musée du Caire était un enchantement ; spécialiste des textes cryptographiques, il se révélait d’une étonnante subtilité ; cependant, les immenses fichiers du chanoine Drioton, conservés à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, étonneraient bien des collègues qui n’ont admiré que sa très élégante facilité. Enfin, ce fut mon prédécesseur immédiat, M. Georges Posener, spécialiste par excellence des études hiéroglyphiques, découvreur des richesses inconnues de la littérature pharaonique.

Si je me suis permis d’évoquer cette galerie de maîtres illustres, c’est pour vous assurer, Monsieur l’Administrateur, mes chers Collègues, Mesdames, Messieurs, combien leurs leçons sont, ce soir, présentes à mon esprit. C’est aussi pour vous faire mesurer, par les exemples les plus grands, comment on peut être « égyptologue » de diverses façons.

Le domaine de l'égyptologie est immense dans le temps, mais aussi dans l'espace. Dans le temps, il couvre plus de « quarante siècles ». À partir d'une culture paléo-africaine que commencent à nous faire mieux saisir les fouilles pré- et protohistoriques ainsi que la découverte des gravures rupestres de Nubie, province nouvelle et considérable du grand art pariétal nord-saharien, par deux ou trois grandes mutations, on parvient soudain à la civilisation pharaonique. Un peu avant 3000, c'est d'un coup tout à la fois l'institution pharaonique, l'écriture hiéroglyphique et, encore qu'on en puisse beaucoup discuter, un système coordonné d'irrigation. L'institution pharaonique devait demeurer presque semblable à elle-même durant plus de trois millénaires, jusqu'à la domination ptolémaïque, puis romaine ; les temples majestueux d'Edfou et de Dendara, Esna, l'île de Philae ont conservé, dans leurs grandes scènes et leurs innombrables colonnes de textes, l'acquis traditionnel de la religion, de la cosmogonie, des rites, de la pensée, en un mot les fondements spirituels d'une civilisation étonnamment accordée à son cadre naturel. Elle se conforme aux grands rythmes du temps : crue annuelle, étonnamment régulière, du fleuve vivifiant la terre desséchée, retour quotidien d'un soleil éclatant qui chasse les ténèbres de la nuit, en un mot triomphe sans cesse assuré de l'harmonie sur un chaos cependant toujours renaissant. Ainsi s'affirme un univers d'une géométrie en quelque sorte préordonnée, que soulignent les contours si nets du paysage ; ceux-ci se sont imposés comme modèles à l'architecture et à la sculpture, qui accusent jusqu'à une certaine raideur lignes et volumes. Après le long

cycle des Empires et des Périodes intermédiaires, puis un lent crépuscule, ce furent enfin les ruptures brutales de l'hellénisme, du christianisme et de l'islam ; L'Égypte ancienne s'est cependant perpétuée jusqu'à nos jours dans la langue copte, dont la connaissance fut pour Champollion d'un tel secours : « je suis si copte, répétait-il adolescent, que pour m'amuser je traduis en copte tout ce qui me vient à la tête ; je parle copte tout seul, vu que personne ne m'entendrait ».

Dans l'espace, le domaine de l'égyptologue, c'est avant tout la vallée du Nil. Mais, aux secteurs jusqu'ici privilégiés de la Moyenne et de la Haute Égypte, ceux du grand tourisme international, des pyramides de Giza à la cataracte d'Assouan, doivent être ajoutées de nouvelles provinces. Le Delta d'abord, l'une des « grandes inconnues » de l'Ancienne Égypte ; les vestiges de ses villes célèbres et de ses sanctuaires parmi les plus fameux, pris dans la nappe d'infiltration et dans le limon du Nil, dont le dépôt inexorable a été longtemps d'un millimètre par an, un mètre par millénaire, réclament de façon prioritaire des actions de sauvetage que rendent encore plus urgentes la récente explosion démographique, les méthodes nouvelles d'irrigation, l'extension des cultures, des industries et des villes. Ce sont aussi les grandes oasis du désert occidental et, en amont de la Première Cataracte, la Nubie. Cette dernière, d'ailleurs, dès l'aurore de l'archéologie égyptienne, ni Champollion ni Lepsius ne l'avaient dédaignée, poussant loin leurs enquêtes vers le sud. Au début de ce siècle, l'édification du barrage d'Assouan avait entraîné la mort — provisoire — de Philae, mais elle avait déterminé aussi une première exploration méthodique de la vallée en amont. À la fin des années cinquante, la mise en place du Sadd el-Ali, le barrage colossal

de retenue de l'immense lac Nasser, par la montée prévue du plan des eaux de 120 à 180 mètres, a causé la submersion de toute la vallée sur 500 kilomètres, dépassant les frontières de l'Égypte jusqu'en plein Soudan. À l'appel de l'Unesco, ce fut l'étonnante « aventure » archéologique de Nubie, la participation de dizaines d'expéditions scientifiques de tous pays. Les résultats de ces travaux archéologiques sont encore loin d'être tous publiés, mais ils entraînent d'ores et déjà des remises en question nombreuses. De façon paradoxale, la civilisation égyptienne si originale et apparemment si refermée sur son fleuve, son soleil, son pharaon, a subi de profondes influences et connu une large diffusion. L'Égypte se découvre de plus en plus terre d'Afrique en des sens divers : plusieurs des composantes fondamentales de sa civilisation s'apparentent à des faits de culture paléo-africaine ; puis, ce furent les jeux alternés, au long du Nil, de la pénétration égyptienne et des résistances nubiennes ; de la magnificence colonialiste subsistent de grands temples jusqu'à la IV^e Cataracte ; nous reviendrons sur cette confrontation avec les pays du sud ; le terrain de l'égyptologue n'est plus seulement l'Égypte, mais aussi le Soudan. D'autre part, vers d'autres horizons, l'Égypte a entretenu des rapports, sur lesquels l'attention s'est jusqu'ici davantage portée, avec l'Asie antérieure, le monde de la Bible, la Syrie-Palestine, l'Anatolie hittite, les confins mésopotamiens ; Byblos, Ras Shamra-Ougarit, tout récemment Ebla, la lointaine Boghaz-Koy ont offert aux fouilleurs maints témoignages de leurs relations avec la vallée du Nil. Plus tard, on constate la diffusion d'une abondante pacotille égyptisante à travers la Méditerranée orientale par la Phénicie, Chypre, Rhodes, jusqu'à Carthage et aux Côtes de l'Espagne : un vase d'albâtre au nom

du roi hyksos Aa-ouser-Rê Apopi et de la princesse Tjaouat, signale récemment à Almuñécar, n'a sans doute pas retenu suffisamment l'attention des égyptologues. Enfin, les cultes isiaques par Délos, la Grèce, la Campanie gagnèrent tout l'empire romain jusqu'au *limes* du Danube et de la Rhénanie; Isis et l'enfant Horus, Osiris mort puis ressuscité, Anubis le psycho-pompe, ces dieux furent un temps des rivaux dangereux pour le christianisme.

Combien diverse par son domaine, l'égyptologie l'est également en tant que discipline; confrontée à tant de tâches, elle requiert des spécialisations que le progrès des techniques tend à rendre sans cesse plus exigeantes et parfois injustement exclusives. Il serait vain pourtant d'établir des sortes de hiérarchies entre des efforts qui constituent tous, à des titres divers, des contributions à l'égyptologie. Un égyptologue, c'est avant tout un érudit qui étudie l'Égypte ancienne, la civilisation des pharaons telle qu'elle s'est exprimée dans la langue des hiéroglyphes. Mais que de nuances! Vous pouvez centrer votre étude sur la langue égyptienne pour elle-même, sa phonétique, sa grammaire, les phases de son évolution; mais n'en viendrez-vous pas à tenir compte des réalités qu'expriment les mots? Les hiéroglyphes en eux-mêmes sont monuments; les considérations épigraphiques sont fondamentales: telle inscription de Karnak, que les cartouches de Thoutmosis III feraient aussitôt ranger dans un corpus de la XVIII^e dynastie, se trouve en fait gravée sur une paroi que l'étude architecturale du monument assigne à l'époque ptolémaïque; ce pourrait être, certes, une copie très fidèle de l'original, mais elle peut tout aussi bien comporter des modifications notables, dans les graphies en particulier. Indiquons au passage combien les études

d'épigraphie monumentale font défaut ; un recueil des signes, avec leurs nombreuses variantes, donnerait des indices de datation précieux. Vous penchez-vous de préférence sur les textes littéraires ou administratifs écrits en cursive ? Vous êtes un hiératisant. Les textes sont-ils de Basse Époque ? Vous recevrez l'étiquette de démotisant, l'état de la langue et de la graphie étant alors le démotique ou langue vulgaire. Si vous êtes spécialiste des inscriptions hiéroglyphiques gravées en interminables séquences sur les parois des temples tardifs, vous êtes un ptolémaïsant. Vous pouvez vous intéresser à l'étude des documents religieux et appliquer à la vallée du Nil des temps anciens les méthodes les plus modernes de la phénoménologie. Peut-être serez-vous tenté plutôt par l'histoire économique et sociale et voudrez-vous vous engager dans un champ qui paraîtrait propice à l'étude de la très longue durée ? Prenons garde cependant aux risques de distorsion, en considérant dans les perspectives de notre historiographie actuelle textes et monuments conçus pour l'efficacité magique de pharaon ou pour un dialogue d'éternité entre les défunts et les dieux ; comme tout pharaon, Ramsès II doit être victorieux à Qadesh pour que soit respecté l'ordre cosmique ; dans sa tombe thébaine, tel dignitaire présentera une biographie « idéale » qui lui ouvre l'accès de l'au-delà ; l'interprétation proprement historique, au sens actuel du terme, des sources hiéroglyphiques demeure ainsi des plus difficiles et conjecturales. N'ayons d'ailleurs pas d'illusion sur le degré de représentativité du matériel qui se trouve à notre disposition ; l'exceptionnel climat de la vallée du Nil, la sécheresse de ses sables en ont fait un « conservatoire » par excellence, et même pour des documents tout autres que pharaoniques : accadiens,

araméens, grecs, cariens. Pourtant, il n'a survécu que peu aux immenses destructions survenues au cours des siècles, des plus aléatoires et contingentes ; des monuments, signalés depuis longtemps, attendent d'être publiés — nous en aurons des exemples illustres dans quelques instants ; les dépôts des chantiers archéologiques, les réserves des musées s'offrent aux « fouilles » les plus fructueuses ; des textes, parmi les plus connus et facilement accessibles, méritent d'être republiés.

Philologie, histoire, mais aussi archéologie. Les documents sont le butin d'enquêtes militantes qui vont chercher dans le sol même les matériaux nécessaires. La vallée du Nil se prête à l'application des méthodes les mieux élaborées de la « field archaeology » ; si la beauté et la richesse des objets ont pu inciter trop longtemps à la chasse aux trésors, on est loin désormais des déblaiements énormes et sommaires du temps de Mariette, des sondages de Flinders Petrie ; les égyptologues savent bien que la fouille est irrémédiable et que, au fur et à mesure du progrès du travail, nombre de témoignages risquent d'être détruits. Il n'en reste pas moins que l'enquête archéologique aux rives du Nil présente souvent des conditions assez particulières ; dégagées de leur linceul de sable, les parois surgissent presque intactes ; leurs inscriptions livrent le nom du constructeur, sa date. La richesse et la précision des informations sont telles qu'on a longtemps négligé des sources apparemment plus humbles ; il a fallu attendre les récentes années pour qu'une attention suffisante fût accordée aux enquêtes sur la céramique. Le tout récent congrès international des Égyptologues de Grenoble a souligné la part, sans cesse plus grande, prise par les examens proprement techniques, les méthodes statistiques, les travaux

de laboratoire ; ainsi, les résultats atteints par le centre d'Études nucléaires y ont retenu l'attention de tous. C'est de nos jours seulement que des secteurs nouveaux se trouvent consacrés, telle l'anthropologie physique : dans les fouilles de nécropoles, les égyptologues avaient longtemps prêté plus d'attention aux scarabées et aux bijoux qu'aux restes de la dépouille mortuaire ; désormais s'imposent des mensurations ostéologiques, l'étude des vestiges cutanés, voire des recherches sur les groupes sanguins ; ainsi revivent les anciens Égyptiens en eux-mêmes, dans leur être et non plus seulement dans leurs œuvres. Les recherches menées en Nubie ont, pour une grande part, amené ces changements de points de vue et entraîné l'application de ces techniques neuves ; dans une zone assez pauvre — et privée bien souvent de textes — il fallait faire usage de toutes les méthodes possibles. Ainsi, non contente de rester orgueilleusement figée sur ses hiéroglyphes, l'égyptologie bénéficie aujourd'hui des apports si riches de techniques et de méthodes que d'autres secteurs de recherche ont déjà mis à l'ordre du jour.

Telles sont quelques-unes des voies et des directions selon lesquelles s'accomplit l'immense travail qui concourt aux progrès constants de l'égyptologie ; telles apparaissent certaines des possibilités d'information et d'appréciation qui peuvent s'offrir à un égyptologue. Elles feront mieux mesurer combien limités sont les objectifs qui seront ici les miens en fonction de ma formation et de mes expériences.

En fait, mon propre travail sera orienté selon les axes majeurs des recherches que j'ai pu effectuer et que je puis poursuivre

sur le terrain même au contact direct des documents. D'une part, en Égypte, à Saqqarah, les fouilles de la nécropole memphite permettent de renouveler l'étude des Textes des Pyramides, ces compositions fameuses destinées à la survie des pharaons, sous l'Ancien Empire. D'autre part, dans le lointain Soudan, à Soleb et sur le site voisin de Sedeinga, il s'agit d'établir la publication et de faire l'exégèse de temples du Nouvel Empire, ceux d'Aménophis III et de son épouse Tiy ; il s'y ajoute, à partir d'une vaste nécropole méroïtique, des aperçus sur une confrontation de l'Égypte des pharaons et d'une Afrique plus profonde.

Gravés sur les parois des appartements funéraires des pharaons de la fin de la V^e et de la VI^e dynasties (vers 2350-2160 environ avant notre ère), à Saqqarah, les Textes des Pyramides ont été découverts en 1880-1881, nous l'avons rappelé, par Gaston Maspero ; immédiatement, au prix d'un travail prodigieux, il estampa les inscriptions, les copia, les interpréta, traduisit et publia, en une suite d'articles du *Recueil de Travaux*, groupé en un volume publié en 1894. « Les cours du Collège de France, lit-on dans la préface datée de décembre 1892, et de l'école des Hautes études, où, depuis mon retour d'Égypte en 1886, j'ai expliqué minutieusement les plus curieux de ces textes, ont montré à mes auditeurs que tout dans mes traductions a été longuement étudié et que tel sens qui leur paraissait invraisemblable, tel passage qui leur paraissait incompréhensible au début, se justifiait par une série de déductions et d'analyses menées avec soin. Le rôle particulier des pronoms et leur forme nouvelle, la conjugaison, la syntaxe d'une part, la personne des dieux, leur rôle, la structure et l'intention des formules de l'autre, m'ont

fourni matière à de nombreuses leçons que plusieurs de mes auditeurs ont bien voulu recueillir en vue d'une publication future. Sera-t-elle jamais exécutée? » D'autres travaux, fort importants d'ailleurs, nous l'avons vu, détournèrent Gaston Maspero de cette tâche. Il ajoutait : « Je désire seulement que le lecteur, en parcourant ces pages où j'ai mis tant de ma vie, sache bien que ce qu'il voit ne représente pas la centième partie de mon labeur. Je le prie de vouloir bien ne pas oublier que rien n'était fait pour l'étude de la langue archaïque au moment où j'ai abordé cette masse formidable de matériaux : j'ai dû tout ne demander qu'à moi-même, grammaire, vocabulaire, mythes, particularités du système graphique ».

Depuis un siècle, tandis que les Textes des Pyramides n'ont cessé d'être la source privilégiée pour ceux qui ont tenté de présenter l'état le plus ancien de la religion égyptienne, de nombreux travaux importants ont paru. En 1908, Kurt Sethe a donné l'édition magistrale des Textes, les découpant de façon à établir une synopse ; puis il a offert une traduction commentée, mais qui ne porte que sur une partie du corpus. Encore faut-il prendre garde que l'édition synoptique de Sethe est un instrument de travail et que, par définition, il ne donne nullement la suite réelle des Textes, tels qu'ils figurent dans chacune des pyramides ; ce type de présentation, repris directement par R. O. Faulkner, constitue une limite fondamentale à la traduction, par ailleurs fort précieuse, que le savant anglais a publiée naguère (1969).

Enfin et surtout, Maspero n'avait pu atteindre qu'une partie de la documentation dans les amoncellements apocalyptiques des chambres écroulées. Reprenant les travaux inaugurés par le regretté Jean Sainte Fare Garnot, au long de quinze

campagnes menées en collaboration avec J.-Ph. Lauer, nous avons terminé le dégagement et la restauration de la pyramide de Téli, puis vidé l'intérieur de celle de Pépi I^{er}; nous achevons le déblaiement complet de la sépulture de Merenrê. Plusieurs milliers de fragments inscrits provenant des parois démolies ont été ainsi recueillis; nous poursuivons les gigantesques puzzles nécessaires à la reconstitution des longues suites d'inscriptions — travail d'une difficulté extrême, non seulement en raison de la multitude des fragments qu'il faut regrouper, mais aussi parce que la pensée et l'expression de ces textes sont des plus déconcertantes: c'est comme s'il fallait, *mutatis mutandis*, rétablir un recueil de poèmes d'André Breton ou d'Éluard à partir de miettes de pages déchirées en petits lambeaux et, de surcroît, incomplètes. Cependant, nous disposons d'une documentation prestigieuse et neuve, qui n'est guère susceptible d'accroissement, à moins qu'on ne découvre les tombes d'éventuelles reines de Pépi I^{er} et de Merenrê ou celle d'un pharaon encore inconnu, ce qu'on ne peut exclure, le tissu historique de l'Ancien Empire demeurant assez lâche.

Nous voudrions ici réaliser l'exégèse intégrale de ces textes ainsi considérablement accrus, assurer leur publication complète avec les vérifications nécessaires, en offrir la traduction avec commentaires et index. La présence de signes archaïques permet une plongée vers les sources du système graphique; les variantes offrent de précieux indices. Ainsi est ouvert un très vaste champ de travail, de la paléographie à la grammaire, de la lexicographie à la psychologie religieuse. Certains signes sont systématiquement évités, d'autres intentionnellement mutilés; chez Pépi I^{er}, les signes animaux (lions, bovidés, éléphant, girafe même) ont été entièrement

gravés, mais partiellement bouchés au plâtre ; présent comme outil graphique, le signe se trouvait de la sorte privé d'efficace magique. Si certaines des nouvelles inscriptions offrent des parallèles de séquences déjà connues, présentant d'ailleurs nombre de variantes graphiques et des versions divergentes, d'autres sont totalement neuves : ainsi, sur la paroi est de l'anti-chambre de Pépi I^{er}, l'attentat réciproque que se font subir les dieux Horus et Seth. Disposant d'une masse considérable d'inscriptions nouvelles ou plus complètes, dont nous connaissons la disposition originelle sur les parois, nous voudrions saisir le lien d'ensemble de textes que l'on considère trop souvent, nous y insistons, dans le morcellement auquel a conduit l'édition synoptique de K. Sethe. D'une beauté fulgurante, le réalisme le plus cru n'y est que la forme d'expression d'un symbolisme aux longues chaînes complexes de correspondance, reliant les divers niveaux d'existence du cosmos. Mais l'intention est constante : de façon pathétique, pharaon veut — et doit — renaître. Majestueux souverain sur son trône d'« airain », simple oiseau, voire sauterelle, implorant les dieux ou les invectivant, il aspire à toutes les formes de résurrection : stellaire — une étoile parmi les impérissables qui tournent non loin de l'axe polaire sans connaître la fatigue ; solaire — dans les régions privilégiées du firmament ; osirienne — dans les profondeurs du monde de la nuit et de la germination. Les divers modes de lecture de ces textes doivent être situés par rapport aux grands courants religieux de l'Ancien Empire ; le vieux schéma d'une opposition primaire entre Osiris et Rê ne saurait être retenu. Les Textes des Pyramides présentent matière à une réflexion sur la pensée mythique ; dans tel ou tel élément convient-il de trouver le témoignage partiel d'un

mythe déjà constitué ou s'agit-il d'une sorte de germe d'où procéderont des développements ultérieurs? Sans doute est-il difficile de mettre en évidence les valeurs qui furent celles de l'époque des pyramides; il faudrait pourtant reprendre dans cette perspective l'enquête de H. Junker (*Pyramidenzeit*, 1949). Dans un essai pour relier mythes et rites, on doit chercher des structures de composition, selon lesquelles s'ordonneraient les sentences: l'agencement part-il du fond de la tombe, où repose le défunt, ou bien va-t-il en direction inverse, depuis l'entrée du caveau jusqu'au sarcophage, dans le sens de marche du cortège funèbre?

On a parfois supposé une sorte de parallélisme entre la disposition des appartements sépulcraux et le plan du complexe funéraire qui jouxte la pyramide, depuis le débarcadère de la vallée jusqu'au temple haut; en fait, il n'y a là qu'une simple hypothèse, d'ailleurs très contestable. Les fouilles que nous poursuivons dans les temples funéraires, en particulier ceux de Pépi I^{er} et de Merenrê, constituent des apports neufs à l'archéologie de l'Ancien Empire, que nous aurons à présenter et à discuter.

Ainsi, nos entretiens correspondront aux étapes du dégagement et de la publication des temples hauts de Pépi I^{er} et de Merenrê, ainsi qu'à la reconstitution des parois des appartements funéraires de Téli, Pépi I^{er} et Merenrê et à la publication des textes de chacune de ces pyramides royales, avec leur commentaire détaillé, épigraphique, philologique et conceptuel. En complément, nous tenterons de suivre la tradition des Textes des Pyramides à travers les *Coffin Texts*, c'est-à-dire les textes des sarcophages du Moyen Empire, jusqu'à leur reprise dans les tombes des époques saïte et perse (VII^e-V^e siècle avant J.-C.), vaste tâche qui devra susciter des

collaborations. Les questions majeures de la religion et de la civilisation égyptiennes ne peuvent manquer de recevoir, de ce faisceau d'enquêtes convergentes menées à partir du plateau de Saqqarah, des éclairages originaux.

À l'autre extrémité de l'Empire égyptien, en Nubie soudanaise, dans les régions aujourd'hui bien abandonnées du Mahass et du Sukkot, entre les deux terribles et énormes verrous que constituent la Seconde et la Troisième Cataracte du Nil, le grand temple jubilaire d'Aménophis III à Soleb et les ruines romantiques du petit sanctuaire de la reine Tiy, son épouse, à Sedeinga, témoignent de l'affirmation pharaonique loin vers le sud.

Des fouilles menées par la très regrettée Michela S. Giorgini et Clément Robichon, au long de vingt années, durant lesquelles j'ai assumé en particulier l'étude épigraphique, ont livré à Soleb une documentation considérable, que je suis chargé désormais d'éditer avec mon groupe de recherche. Ces richesses sont demeurées pratiquement inconnues, étant donné la difficulté d'accès des lieux. Le temple de Soleb est une construction d'Aménophis III (vers 1400-1365 avant J.-C.), c'est-à-dire du *floruit* de l'art pharaonique ; malgré son état de destruction, il offre d'admirables reliefs. On peut d'abord s'interroger sur la position de Soleb : la valeur particulière de ce sanctuaire procède sans doute de sa situation en terre nubienne ; c'est un instrument magique de domination d'un pays conquis. Monument d'Aménophis III, il forme couple avec le temple de la reine Tiy à Sedeinga, voisin d'une

quinzaine de kilomètres au nord ; plus d'un siècle avant Abou Simbel (vers 1250 avant J.-C.), c'est donc la conjonction de deux sanctuaires de roi et de reine. Lui-même temple double, Soleb est consacré à la fois au culte du dieu Amon et à celui de l'image du roi divinise : sommé du disque, la tempe ornée d'une corne de bélier, « Nebmaâtre » reçoit l'offrande. De curieux martelages et des surimpositions de noms dans les cartouches évoquent un jeu entre les deux formes, royale et divine, et les deux dénominations principales du pharaon : Aménophis et Nebmaâtrê ; ceci doit être précisé et rejoint une enquête d'ensemble sur la titulature pharaonique, en cours. L'exaltation de Nebmaâtrê (« Rê est le maître de Maât », Maât étant la Vérité-Justice) s'accompagne de la montée du « disque » (Aton), plusieurs fois mentionné à Soleb : ce sont des indices avant-coureurs de la « révolution » d'Amarna.

À ces éléments nouveaux pour l'étude de la théologie royale et l'histoire de la XVIII^e dynastie, s'ajoutent les reliefs exceptionnels de la fête jubilaire dite « fête Sed ». Ne sont actuellement connues que les scènes de Néouserrê (vers 2400 avant J.-C.) à Abou Gourab et, pour la basse époque, celles d'Osorkon II (vers 850 avant J.-C.) à Bubastis, d'ailleurs fort sommairement publiées. Situées entre les deux, les représentations de Soleb, dont on peut offrir une exégèse détaillée, invitent à rouvrir de vieux dossiers qu'elles complètent ou rectifient. C'est la « fête Sed » entière qu'il convient de revoir. Les longs défilés de dignitaires engagent à mener des enquêtes sur les prêtrises archaïques. Si certaines scènes ont ailleurs des parallèles, d'autres sont uniques : sur un vaste panneau, le roi frappe successivement seize portes ; « consécration » semble aller de pair avec « destruction » ; on retrouve précisément

dans les fondations du temple les éléments remployés des portes de l'enceinte primitive. Une relance est ainsi donnée à l'étude des « remplois » dans le temple égyptien : des blocs de pierre provenant d'un état antérieur d'un sanctuaire peuvent être repris dans des constructions postérieures ; sacralisés, ils n'étaient sans doute pas tous de simples matériaux de construction.

Autre problème majeur de Soleb : la salle hypostyle offre les représentations des peuples envoûtés, ceux d'Asie au nord de l'axe, ceux d'Afrique au sud ; bras ligotés à l'arrière, leur corps forme une sorte d'écusson qui enferme le nom d'un pays ou d'une peuplade — inventaire d'une géographie de domination magique plus que d'annexions territoriales réelles, encore qu'une étonnante galerie ethnographique se trouve ainsi figurée. Du poste d'observation de Soleb se découvre à nous, pour la XVIII^e dynastie, un aspect de la notion d'Empire.

Dans ce Soudan, d'accès encore si difficile, que de recherches à mener : certaines procèdent de la prospection proprement dite. Ainsi, au cœur des solitudes du désert nubien, reconnaître, large d'une douzaine de mètres, rectiligne et impérieuse, une route parfaitement tracée, bordée d'alignements de pierres, joignant les deux temples pharaoniques de Soleb et de Sésébi, c'est encore faire de l'égyptologie. Entre Soleb et Sedeinga, la chapelle rupestre du Gebel Dosha est creusée dans un cap qui domine une boucle du Nil ; sous Thoutmosis III, c'est la déjà à coup sûr le thème de l'introduction vers le Noun, les eaux primordiales qui préexistent à l'ordre du monde et sur lesquelles veillent particulièrement Anoukis et Satis, ces déesses dont les coiffures attestent le caractère africain. Nous sommes, en effet,

dans le pays de Kouch. De ces régions sont partis à la conquête de la vallée du Nil, jusqu'à la Syro-Palestine, les rudes guerriers qui ont constitué la XXV^e dynastie, dite « éthiopienne » (première moitié du VII^e siècle avant J.-C.), et amorcé une renaissance par laquelle s'ouvre le long crépuscule de l'Égypte. À Sedeinga, a été retrouvée une tombe avec le nom d'un de ces souverains, Taharqa. Nous venons d'y aborder l'étude d'une vaste nécropole qui, sans doute, ne compte pas moins de quatre cents pyramides de briques crues. On peut y espérer la découverte de nouveaux matériaux pour les études méroïtiques et le déchiffrement de textes qui ne cessent de nous intéresser. De toute façon, dans la perspective d'une égyptologie qui ne craint pas de s'enrichir des contacts avec des disciplines voisines, nous souhaiterions participer ici à l'ouverture vers les problèmes, très délicats d'ailleurs et controversés, que pose la place de l'Égypte pharaonique au sein des cultures africaines.

Si les circonstances et sans doute aussi mes inclinations m'ont entraîné aux recherches dont je viens de tracer devant vous les directions majeures, il ne me faut cependant pas oublier, Monsieur l'Administrateur, mes chers Collègues, que m'est échue la direction d'un cabinet d'Égyptologie ; disposant de précieux instruments de travail que les soins de mes prédécesseurs y ont groupés, il tient une place des plus considérables dans la planification des organismes français de haute recherche. Il convient d'obtenir le meilleur rendement pour cet immense capital, de maintenir dans la salle Champollion un point de rencontre et d'échanges fructueux, d'y solliciter

des travaux de qualité, de la façon la plus ouverte et la plus libre, selon la définition très compréhensive que je vous proposais tout à l'heure de l'égyptologie. Pour l'ensemble de la recherche scientifique, une des tâches essentielles est celle de l'information — et d'une information rapide. Le problème se pose avec acuité pour l'égyptologue : chaque année, le nombre recensé de livres ou d'articles d'égyptologie dépasse les huit cents. Qui d'entre nous pourrait prétendre avoir dépouillé, plume en main, chacun de ces travaux ? Face à cette énorme masse documentaire pourtant, notre discipline, dans sa phase actuelle, demeure dans un état en quelque sorte artisanal : chaque érudit s'est peu à peu constitué son fichier ; quelques essais de documentation systématique se sont certes ébauchés, mais on manque d'inventaires en nombre de domaines. On pourrait pourtant multiplier facilement les index raisonnés selon les catégories d'objets déjà publiés, poursuivre les dépouillements lexicographiques déjà entrepris. Une enquête sur la terminologie en usage parmi les égyptologues mettrait en évidence nombre d'incohérences ou de définitions très approximatives ; il suffit de rappeler que le vocabulaire archéologique s'est constitué peu à peu à partir des descriptions de l'expédition de Bonaparte et des premiers voyageurs, tributaires eux-mêmes des auteurs grecs et latins et de la critique d'art de leur temps : dromos, pylône, uræus ; il s'y est ajouté les mots arabes recueillis au cours du travail de chantier : mais le « mastaba » a d'abord été pour Mariette une simple banquette avant d'être appliqué par lui au dispositif si particulier qui couronne les sépultures de l'Ancien Empire ; le « serdab » n'est à proprement parler qu'une sorte de réduit frais et n'a désigné que par extension abusive

un espace clos renfermant des statues. Publiant chaque année depuis trente ans, dans les *Orientalia*, les informations que j'ai pu recueillir sur les fouilles menées dans la vallée du Nil, je sais quelle masse énorme de documentation est laissée de côté; si je m'en tiens aux travaux dont j'ai eu connaissance, j'estime que moins d'un cinquième de ce qui a été signalé a été, depuis, l'objet d'une publication; aussi souhaiterais-je perfectionner cet instrument de travail qui est à la disposition de chacun, en le dotant, en particulier, d'un index général qui fait encore défaut.

Pour de tels travaux, éminemment collectifs, un centre tel que le cabinet d'Égyptologie semble par définition le lieu approprié; c'est à ce banc d'essais, où se confrontent les bonnes volontés, que peuvent se former, partiellement du moins, les jeunes érudits.

La réalisation par étapes d'un programme de cet ordre peut être facilitée par l'application de méthodes documentaires élaborées. L'information doit être archivée de telle sorte qu'elle soit aisément et constamment accessible et complétée. Aussi, le secours des procédures dérivant de l'informatique est-il essentiel; le recours que nous avons fait à l'ordinateur pour la constitution d'une banque de données dans le domaine du méroïtique nous a permis d'en apprécier l'efficacité, d'en connaître aussi les limites; qui pourrait cependant contester aujourd'hui le rôle de l'informatisation dans le stockage du savoir et la mise à disposition rapide des faits et des connaissances nécessaires à la recherche?

Aussi souhaiterais-je être attentif à ces devoirs primordiaux d'information envers l'ensemble de la communauté scientifique et d'organisation d'un travail coordonné,

encore que le livre patiemment conçu et amoureuxment réalisé, que l'article longuement mûri, riche et nerveux, demeurent les vraies réalisations d'un savant. Ces recherches et ces publications, ce sont les campagnes de fouilles qui continueront de les vivifier, et les découvertes sur le terrain, à Saqqarah et au Soudan.

« Ma science égyptologique est assez avancée seulement pour entrevoir l'espace immense qui lui reste à parcourir avant de marcher sans obstacle dans le grand labyrinthe de l'écriture sacrée » — vous avez reconnu le style sans égal de Champollion —, qui poursuivait : « Je sais la route qu'il faut suivre, mais j'ignore si le zèle d'un seul homme et sa vie entière peuvent suffire pour une si vaste entreprise ». Les espérances, mais aussi les appréhensions de Jean-François Champollion, comment ne seraient-elles pas encore, ce soir même, ici, les nôtres ?

Nogent-le-Retrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur — 4596-3-1980.

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1980 — 1942.